

## Études internationales



Dumont, Fernand, Hamelin, Jean, Harvey, Fernand et Montminy, Jean-Paul (Ouvrage publié sous la direction de), *Idéologies au Canada français 1900-1929*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1974, 377 p.

Paul Pilisi

Volume 7, numéro 4, 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700736ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700736ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pilisi, P. (1976). Compte rendu de [Dumont, Fernand, Hamelin, Jean, Harvey, Fernand et Montminy, Jean-Paul (Ouvrage publié sous la direction de), *Idéologies au Canada français 1900-1929*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1974, 377 p.] *Études internationales*, 7(4), 631–632.  
<https://doi.org/10.7202/700736ar>

de Luther, continué par Leibniz, atteignant son apogée avec Hegel et l'idée de l'État transcendant, et répandu par Treitschke pendant la période culminant de l'emprise sur le gouvernement de Bismarck. Ralf Dahrendorf a écrit des pages mémorables sur la persistance de cette tendance même dans la république fédérale. Cependant, Delbez ne donne aucune explication de « l'énigme » du phénomène nazi, dont l'originalité dépasse le pangermanisme, la tradition autoritaire, ou même l'expansionnisme des partisans du *Machtstaat*. C'est comme si l'esprit (*Geist*) a fait un saut qualitatif dans la folie.

D'un point de vue plus théorique, Delbez, dans sa conclusion, essaie de remonter aux sources du potentiel destructif de la pensée politique allemande, une pensée pétrie d'influences étrangères. D'abord, la révolution française a soulevé le sentiment de la liberté dans les cœurs allemands, ensuite, Burke a nourri d'une façon frappante la réaction historique et romantique contre l'esprit géométrique, et plus tard par l'entremise de Lorenz von Stein, l'Allemagne a fait connaissance du socialisme français. Ces influences extérieures, pour le meilleur ou pour le pire, cessèrent d'avoir beaucoup d'importance, sauf dans le cas déplorable de Gobineau, et l'esprit allemand se trouva seul avec son génie ou son malin génie.

L'auteur montre sa propre fidélité à la tradition de Montesquieu et de Tocqueville et il trouve dans la pensée politique allemande « un manque de sens psychologique, un manque de tact de moraliste... » (p. 223). D'après lui, la pensée politique en Allemagne est malheureusement tombée sous la nomination métaphysique, et la thèse de l'auteur est que la pensée métaphysique est toujours l'ennemi de la démocratie. Par contraste – et ici M. Delbez rejoint Bertrand Russell – seul l'empirisme fournit une base à la démocratie. Je ne nie pas que cette thèse ait de quoi me convaincre, quand j'examine les preuves impressionnantes apportées par l'auteur ; il reste

malgré tout un obstacle quand il s'agit de Spinoza, un des maîtres-métaphysiciens du grand siècle, qui fut aussi un défenseur de la démocratie. Bien sûr, l'auteur pourrait répondre, comme il l'a déjà fait dans le cas d'Aristote, que Spinoza ne supporte la démocratie qu'en oubliant ses thèses métaphysiques, ce qui demeure une interprétation assez osée, pour le moins dire. Peut-être pour la pensée politique allemande le grand défaut est moins le fait d'être métaphysique que sa confusion entre *sophia* et la science politique.

Même malgré quelques réserves et critiques, je crois que feu le professeur Delbez a réussi, dans son projet, de fournir aux débutants en droit un instrument de travail pour aborder la pensée politique allemande, un instrument lucide mais pénétrant et provoquant.

Ralph NELSON

Département de science politique,  
Université Windsor, Ont.

DUMONT, Fernand, HAMELIN, Jean, HARVEY, Fernand et MONTMINY, Jean-Paul (Ouvrage publié sous la direction de), *Idéologies au Canada français 1900-1929*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1974, 377p.

Cet ouvrage est inscrit dans la collection « Histoire et sociologie de la culture » qui tout particulièrement veut reconstruire le panorama le plus complet possible de courants idéologiques qui avaient marqué les idées et la vie politique au Québec durant le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle. Il nous semble que l'effort collectif des auteurs qui participaient à la rédaction de cet ouvrage est considérable de plusieurs points de vue. Premièrement, cette collection tente et avec succès de combler le vide dans ce domaine. Ensuite, les auteurs tels que Fernand Dumont, Jean Hamelin et J.-P. Montminy donnent un aperçu de l'espace idéologique et des retombées politico-sociales de la

deuxième phase d'industrialisation du « Québec » de 1896 à 1929. Jean-Guy Genest présente un tableau complet de sujets tels que l'éducation, la religion, la nation, le travail, etc., qui constituaient le centre des préoccupations des personnes, des journaux et des partis politiques.

Les autres auteurs y analysent de façon sectorielle le rôle des journaux tels que le *Nationaliste* (1908-1909), le *Franc-Parleur* (1915-1917) et les idées politiques de l'époque, tant celles d'Henri Bourassa que de M<sup>re</sup> L.-A. Paquet, ainsi que l'action des organisations ouvrières catholiques.

Il nous semble également que les courants d'idées analysés par les auteurs constituent en quelque sorte les origines lointaines de la révolution tranquille. Jean-Guy Genest, entre autres, souligne l'accent qui a été mis par le journal *Le Canada* sur l'importance de l'éducation. À ce sujet, Donald Smith dans son étude intitulée : *L'Action française, 1917-1921*, constate l'existence d'un débat animé dans le journal concernant les collèges classiques et la réforme des programmes. Il est intéressant de citer avec Donald Smith le passage suivant : « Corrigez vos programmes, Messieurs : moins de grec et de latin, plus de langues vivantes, et vivement... même aussi plus de sciences, plus de mathématiques, de la comptabilité... »

Il aurait été intéressant de procéder à une analyse comparative des idées avec celles qui étaient à la base de la révolution tranquille. Cette question est également évoquée par F. Dumont, un des rédacteurs de l'ouvrage. Certes, les courants d'idées traités par les auteurs témoignent d'une continuité et d'une tradition surtout à l'égard de sujets comme la nation et la religion, mais on doit souligner avec les auteurs qu'une originalité des idées s'amorce et on y trouve les valeurs lointaines des grands thèmes de la révolution tranquille.

Les auteurs ne prétendaient pas étudier les idéologies d'un système mais dresser

un tableau complexe, par les approches sectorielles, d'un Québec à la croisée des chemins des idéologies.

Cet ouvrage conçu dans le cadre des études de l'histoire et de la sociologie de la culture, représente une contribution valable dans ces deux domaines.

Paul PILISI

*Département d'histoire,  
Université du Québec  
à Chicoutimi*

ERDEMLI, Hayrettin et RÉAL, Bernard,  
*L'internationalisation dans la sidérurgie*, Institut de recherche économique et de planification, Université des sciences sociales de Grenoble, 1974, 431p.

Selon les auteurs, la part des produits plats (y compris les tubes) dans la production sidérurgique indique le niveau d'industrialisation d'un pays. Quand elle atteint 66%, l'âge d'abondance est arrivé et le pourcentage ne monte plus. Pour un même niveau de développement, les pays socialistes (si la Hongrie et la Pologne sont typiques) consomment plus de plats que les pays capitalistes, mais en tubes et tôles fortes, plutôt qu'en tôles minces pour les voitures et les boîtes de conserves. Ce « concept de prédominance du plat » est l'idée clef du livre, parce qu'elle explique une révolution technologique de la période après la Deuxième Guerre mondiale. Les laminoirs à larges bandes à chaud, dont le premier date de 1926, aux États-Unis, exigent des complexes sidérurgiques énormes pour la production optimale des plats.

Les auteurs entrent dans de longues définitions banales de termes qui ne prêtent à aucune équivoque tels que « branche industrielle » ou « intégration verticale en aval », mais leur usage du mot « inter-